XVIIe ANNÉE — N° 5831 — MERCREDI 2 MAI 1906

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES — 84, Grande-Rue 84. — 85, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

Un épisode grave s'est produit lundi soir. Le lieutenant Tisserand-Delange ayant prononcé en séance à la Bourse du travail des propos révolutionnaires, a été arrêté.

Au Conseil des ministres il a été décidé que le lieutenant serait frappé des arrêts de rigueur.

*

Tandis que beaucoup de quartiers de Paris sont aussi désorts que les soirs de fête, celui de la Bourse du travail est très agité.

200 arrestations étaient déjà opérées à midi autour de la Bourse.

L'agitation est grande dans cette région, et l'on prévoit pour les dernières heures de la journée des incidents regrettables.

*

En province, on signale des troubles graves, en particulier à Brest et à Montpellier.

*

Le complot s'effondre dans le ridicule, malgré le nombre des arrestations destinées à faire croire aux électeurs qu'il y a quelque chose là où il n'y a rien.

*

Dans le Pas-de-Calais, on signale 17 000 travailleurs contre 37 000 grévistes. En l'honneur du 1er mai, on a tiré cette nuit de nombreux pétards.

*

La bataille électorale bat son plein. De partout nous arrivent les meilleures nouvelles. Le pays se réveille dès sa trop longue torpeur et va marquer au « bloc » sa légitime indignation.

*

Un grave accident de chemin de fer s'est produit hier en gare d'Andresy-Chanteloup (Seine-et-Oise). Il y a 8 morts et de nombreux blessés.

*

ETRANGER. — D'après les dernières nouvelles le 1er mai ne menace pas d'être violent à l'étranger, sauf peut-être en Russie.

Protestation de Mgr Guillibert

Dans une lettre au ministre des Cultes, Mgr Guillibert proteste contre la prétention du commissaire chargé de l'administration de la mense épiscopale pendant la vacance, d'ajourner la remise complète des biens-fonds qu'elle comprend.

L'évêque, dit-il, institué par le Pape et très légalement en suite de l'article 2 de la loi du 9 décembre, évêque dont le gouvernement a effectivement reconnu l'identité, est ainsi officiellement établi à la tête du diocèse; et c'est à lui que doit être immédiatement remise la mense dans son intégralité. C'est à lui seul aussi qu'il appartiendra, d'ici à l'expiration du délai prévu par la loi, d'opérer le transfert à la personne morale qui doit être substituée à la sienne. Ordonner autrement est un attentat à la loi, contre lequel l'évêque de Fréjus, détesteur responsable des biens de son église, a le devoir de hautement protester.

L'article 2 stipule, en effet, formellement que les établissements supprimés fonctionnent provisoirement suivant les règles anciennes pendant toute cette année.

Oui, on t'a berné...

A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ignorons complètement ce que sera cette échéance du 1er mai préparée avec fracas, en vue de laquelle le gouvernement a posté 60 000 hommes aux points stratégiques de Paris et les Parisiens ont dévalisé les épiceries et les charcuteries pour faire leurs provisions. Des bruits de collisions et d'arrestations commencent à nous parvenir. En attendant les événements, nous parcourons les lettres reçues. Voici comment débute l'une d'elles qui nous a particulièrement intéressé :

A 26 ans, j'ai déjà traversé plusieurs corps de métiers. Mon premier fut celui de cultivateur dans lequel j'ai passé mes 18 premiers printemps, c'est vous dire que je connais suffisamment le dur labeur des champs; le deuxième fut celui de menuisier et le troisième fut celui de cuisinier que j'exerce encore actuellement. Ces trois métiers m'ont permis tour à tour d'habiter la campagne et la ville; ce qui m'a toujours tenu en contact avec mes camarades de travail. Il me semble que je connais le monde ouvrier. Or, je dois reconnaître que nous nous sommes engagés dans un chemin qui nous conduit à grands pas vers les ruines et à la décadence complète. Et tout cela parce que nous nous sommes laissé berner trop longtemps par des politiciens sans scrupules.

Et notre correspondant nous expose avec détail le péril dont il voit la société menacée et dont la préserverait la religion honorée et pratiquée.

Oui, brave ouvrier qui creuses à travers l'existence ton modeste sillon, honnête père de famille qui aimes les tiens et serais heureux en les quittant de leur laisser un petit pécule ou au moins un modeste chez-soi, Français de France dévoué à ton pays, oui, depuis longtemps, on te berne cyniquement.

Tu aimes ta famille, ta femme, tes enfants, ton foyer. Pour les tiens tu te dévoues, leur tendresse te récompense et tu as le sentiment bien arrêté que pour qu'un pays soit prospère, il faut que la vie de famille soit en honneur.

Vois cependant : on a voté le divorce, puis on en a élargi les portes, chaque année le nombre des unions brisées augmente par milliers et, comme si cela ne suffisait pas, on demande d'autoriser le divorce, à tout propos, sur simple consentement des parties. Les bandits de l'intelligence qui démoralisent notre France voudraient transformer chaque petite discussion de ménage en cause suffisante de scission, ils poussent vers l'union libre. « L'homme descend du singe » est le principe premier de leur philosophie. Vivre avec la morale des singes leur en paraît le dernier mot.

Tu respectes le principe de la propriété, tu hais le vol, parce que Dieu le défend et que sa destruction serait la ruine brutale de ce que tu fais avec courage pour le bonheur des tiens. Tu veux être le maître de ta maison, de ton champ, de ton foyer et tu comprends bien que pour que tu possèdes il faut admettre que les autres possèdent aussi ce qui leur appartient légitimement.

Et voilà que la radicaille se rue contre la propriété. Les socialistes, avides de butin, demandent qu'elle fasse place au collectivisme, c'est-à-dire au régime pire qu'on puisse rêver, où ceux qui auront le plus puissamment joué du coude feront peser sur les autres un joug écrasant.

Déjà, à Fresseneville, les malfaiteurs qui ont mis le feu à une maison privée ont osé proclamer qu'ils n'avaient *commis qu'un délit d'opinion !*

Et nous avons entendu citer plus d'un ménage prolétaire où l'on s'est préparé à aller en ce 1er mai au « butin ».

Encore un peu, et chaque envieux se croira le droit de mettre le feu à la maison de son voisin ou de faire main basse sur son bien.

Français de France, tu aimes ton pays, ton drapeau, ton sol natal, tu crois encore qu'il vaut mieux être Français que Prussien ou Anglais.

Pauvre pays ! des théoriciens blocards, les plus larmes sontiens du régime combiste, rêvent sa disparition. Ils plantent le drapeau dans le fumier. Ils déclarent que les troupiers sont une vieillerie à supprimer. Ils disent aux conscrits : « Ne partez pas » ; aux soldats : « Ne tirez pas ». Pour eux, la patrie est là où ils peuvent le mieux s'engraisser. Et hier soir, un lieutenant dévoyé se faisait arrêter pour déclarations anarchistes !

Oui, pauvre paysan, pauvre ouvrier, on t'a berné, et comme l'ajoute fort bien notre correspondant :

Les marchands de politique vous entraînent, s'ils peuvent, jusqu'au four où cuisent les marrons. Mais ils ont soin de se servir les premiers et vous en donnent s'il en reste.

Et pour t'entraîner au four, ils t'ont conté sornettes sur sornettes et ont cherché à ébranler tous les principes sans lesquels une société ne peut pas vivre.

A une voûte pour qu'elle ne s'écroule pas, il faut au centre une pierre maîtresse, solide, sur laquelle tout s'appuie, qui en est la clé.

Pour que l'édifice social se maintienne, il lui faut une clé de voûte.

Or, il n'y en a qu'une qui soit vraiment solide. Pour que la famille, la propriété, la patrie soient respectées, il faut les appuyer sur la religion, sur Dieu, sur la conscience. Sinon, tout croulera.

Les blocards s'appliquent avec rage à ôter de notre société cette pierre maîtresse.

Peuple de France, maintiens-la à sa place et chasse les vandales qui veulent l'enlever. Sinon, c'est la ruine.

FRANC.

Malheur aux pauvres !

Tract-journal, par JEAN GUIRAUD

L'un des résultats palpables de la loi de séparation, c'est que les paroisses pauvres ne pourront pas assurer les frais du culte et que, par conséquent, les classes de travailleurs qui font vivre la France seront privées des secours religieux et jetées dans une misère sans nom.

—o—

Trente millions de citoyens français vont avoir droit à une retraite de 360 francs. Qui payera ?... Combien l'Etat devra-t-il verser ?... Le « bloc » a refusé d'examiner la question... La loi telle qu'il l'a votée, devant le contribuable, ruine le pays, est impossible à appliquer. Voilà ce que démontre le tract-journal.

Les retraites ouvrières

par CYR

Mais le projet réalisable et bienfaisant, c'est celui que feront voter les députés catholiques et libéraux de la prochaine législature.

L'Encyclique de Pie X et le devoir électoral

Tract-journal, par LEFRANC

Droits de propriété, constitution divine de l'Eglise, droit des gens, droits de Dieu... la loi de séparation méprise et viole tout ce qui existe de plus inviolable et de plus sacré ; l'Encyclique est formelle.

La loi de séparation organise la tyrannie religieuse, elle a pour but de « déchristianiser la France ». Ni les mensonges officiels, ni les promesses trompeuses ne peuvent faire illusion.

L'infame séparation est l'œuvre des députés blocards. Votez pour les antiblocards.

Telles sont les idées développées en ce tract.

—o—

Prix : 0 fr. 10 les 15, 0 fr. 50 les 100, 0 fr. 80 les 200, 1 fr. 75 les 500, 3 francs les 1 000, 25 francs les 10 000.

Port en sus. Une enveloppe timbrée à 5 fr. 05 en contient 15 exemplaires ; un colis de 2 kilos, 0 fr. 60 en gare, 0 fr. 65 à domicile, en contient 1 000 ; un colis de 5 kilos, 0 fr. 80 en gare, 1 fr. 05 à domicile, en contient 1 600 ; un colis de 10 kilos, 1 fr. 50 en gare, 1 fr. 85 à domicile, en contient 3 200.

S'adresser à M. BATAILLE, PARIS, 17me.

Ont paru précédemment :

N° 1 Ils mentent ! par CYR.
N° 2 Loi homicide, par CYR.
N° 3 Empoigne-moi ça, par PIERRE L'ERMITE.
N° 4 Tout se tient, par CYR.
N° 5 Chrétien et citoyen, par CYR.
N° 6 La vérité sur la loi de séparation, par FRANC.

Gazette

POUR SE FAIRE RESPECTER

Les industriels de la région de Longwy viennent d'avoir une idée ingénieuse et pratique. Sans cesse menacés par les révolutionnaires qui fomentent des grèves et promettent de les pendre à la lanterne, et fort mal protégés par le gouvernement, ils ont décidé de se protéger eux-mêmes.

Leurs usines vont être pourvues de défenses diverses et donneront asile à un certain nombre de gaillards résolus, qui, en cas de grève, feront le nécessaire pour assurer la liberté du travail et la sécurité des travailleurs.

Voilà une excellente initiative et un exemple qui pourrait être profitable à bien des gens en ces temps de troubles.

ATTENTATS SACRILÈGES

La complicité tacite du gouvernement encourage les apaches. Depuis un certain temps les attentats contre les églises se multiplient.

De l'Yonne, de l'Eure, de l'Aube, on nous apprend que les églises sont méthodiquement dévalisées, les tabernacles brisés, les Saintes Espèces jetées au vent par une bande dont l'audace s'accroît de l'impunité où restent ces tristes exploits.

Serait-ce par hasard sous une autre forme la continuation des inventaires ? Le gouvernement, qui a reculé devant l'indignation des catholiques à faire crocheter les tabernacles, a trouvé sans doute ingénieux de laisser ce soin à ses apaches.

ENCORE UN

Le ministre des Finances vient de nommer receveur buraliste à Saint-Cyr-l'Ecole (Seine-et-Oise) le citoyen Fabérot.

Socialiste collectiviste, cet ancien ouvrier chapelier, devenu député par les hasards du suffrage universel, qu'a blackboulé aux dernières élections, n'avait plus aucun goût au travail. Il a désiré finir dans la peau d'un fonctionnaire et fait maintenant partie de la régie.

C'est un sous-rat de cave dans un fromage.

CE QU'ON LEUR RÉPOND

A Thorigné (Ille-et-Vilaine), dimanche dernier, M. Le Hérissé, qui a voté la séparation, venait de rendre compte de son mandat. Tout à coup, un vieillard s'avança, et, au discours grandiloquent que les auditeurs paraissaient d'entendre opposa cette simple phrase : « Allez donc chercher, Monsieur le député, des planches, une scie et du marteau, pour réparer la porte de notre église. »

Ces quelques mots suffirent à rendre bouche bée M. Le Hérissé !

Il en est plus d'un qui feront, au 6 mai prochain, l'expérience à leurs dépens de l'attachement des populations pour leur église.

Un officier qui passe à la révolution

Un scandale, Dieu merci sans exemple, bien que le général André ait passé par le ministère de la Guerre, semant dans l'armée la désorganisation et la révolte, s'est produit à la réunion de l'Union des Syndicats de la Seine tenue hier lundi soir, dans la grande salle de la Bourse du travail : une grâce d'André a levé :

Le lieutenant Tisserand-Delange, du 5e d'infanterie, fend les rangs des syndiqués et demande la parole. L'étonnement est tel qu'à peine quelques exclamations accueillent l'uniforme qui paraît à la tribune.

— Je suis fils de bourgeois, dit l'officier, mais je suis un socialiste révolutionnaire convaincu. Je ne m'en suis d'ailleurs jamais caché, et lorsque j'étais instructeur à l'Ecole de Saint-Cyr, j'ai fait mon possible pour inculquer mes idées à mes élèves.

Brutalement un syndiqué l'apostrophe :

— Tout ça c'est de la blague. Citoyen, ferez-vous tirer demain ?

— Soldat, je serai à mon poste. Mais jamais je ne ferai tirer sur mes frères les travailleurs.....

L'auditoire applaudit frénétiquement cette déclaration sans attendre la suite des explications de l'officier qui se perdent dans le bruit.

Quand l'enthousiaste ovation prit fin dans un silence absolu, d'une voix faible, coupant ses paroles de petits gestes nerveux, le lieutenant Tisserand-Delange se mit à raconter sa vie. L'auditoire, honteux, n'écoutait plus.

— Et maintenant, gare aux flics ! cria une voix.

Les syndiqués entourent la tribune, prêts à défendre l'officier révolutionnaire.

— Non ! non ! protestait le lieutenant, laissez-moi me retirer.

— Une garde d'honneur, hurla un syndiqué.

100 compagnons suivent l'officier qui marche seul en tête de cet étrange cortège. Mais il n'avait pas fait trois pas sur le chaussée, qu'un commissaire de police, accompagné d'un lieutenant de la garde républicaine, s'avançait vers lui, et, d'une voix impérieuse :

— Lieutenant, fit-il, je vous arrête !

L'officier regarda, avec un air de stupeur, le commissaire qui s'adressait à lui, mais il ne songea point à résister. Il fallut voir alors « la garde d'honneur ». Elle besogna de son mieux au secours de son protégé ; mais rapidement refoulée par une escouade d'agents, elle dut quitter la place, et le prisonnier fut conduit à la caserne du Ve arrondissement, d'où on avertit immédiatement par téléphone le ministre de la Guerre.

Une demi-heure après, une automobile amenait en toute hâte le commandant Doucoings, attaché au cabinet du ministre. En sa présence, M. Durand, commissaire de police, fit confirmer par le lieutenant lui-même les faits dont il était coupable, et qu'il ne chercha ni à nier ni à atténuer.

A 1 heure du matin, à la suite d'une brève conférence téléphonique entre les ministres de la Guerre et de l'Intérieur, il était transféré à la Place de Paris, d'où il a été conduit à la prison du Cherche-Midi.

—o—

Voici les états de services de cet officier :

Le lieutenant Tisserand-Delange est dans sa 26e année ; il est originaire de Voiron (Isère). Reçu à Saint-Cyr en 1901, sous-lieutenant le 1er octobre 1903, il a servi au 5e bataillon de chasseurs alpins, à Grenoble ; nommé lieutenant le 1er octobre 1897 au 5e de ligne, il servait depuis à ce régiment, à Paris, sauf une courte interruption, le général André l'ayant détaché comme instructeur à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr.

LA JOURNÉE DU 1ER MAI

LA MATINÉE

A PARIS

Le plan d'opérations pour la journée a été établi de concert entre la préfecture de police et le gouvernement militaire de Paris.

Toutes les administrations de l'Etat, les banques, les gares de chemins de fer, les stations du Métropolitain, les usines à gaz, les réservoirs d'eau, les grands entrepôts de combustible, les magasins à fourrage, les principaux points de la canalisation souterraine de Paris ont reçu une garde particulière, variant d'une section à une compagnie.

Des réserves tactiques de troupes à pied et à cheval ont été constituées dans les diverses casernes. La caserne du Château-d'Eau notamment, qui a été élevée sous le second Empire pour dominer les débouchés de la Villette et de Belleville, forme au cœur de Paris, à proximité de la fameuse Bourse de travail, une véritable forteresse qui est bondée de troupes.

Enfin, une grande réserve générale a été maintenue à l'Ecole militaire et à la Galerie des Machines, à la disposition spéciale du gouverneur militaire.

Tous les fantassins ont reçu deux paquets de cartouches, et, dès 5 heures du matin, les troupes étaient sous les armes, prêtes à marcher au premier signal. Les états-majors des divisions et brigades de la garnison de Paris se tiennent, de leur côté, en permanence dans les locaux qui leur sont normalement affectés.

Dans la crainte que les militaires isolés ne soient l'objet de manifestations hostiles, le gouverneur militaire de Paris a prescrit que les officiers du ministère de la Guerre et des divers Comités se rendraient à leurs bureaux en tenue bourgeoise ; il a également ordonné, pour la même raison, que les ordonnances d'officiers seraient toutes maintenant consignées dans leurs quartiers jusqu'à nouvel ordre.

On estime généralement en haut lieu qu'il ne se produira rien de grave dans la soirée. On pense que les précautions prises, et parfaitement connues des chefs du mouvement gréviste, inciteront ces derniers au calme et à la sagesse. Toutefois on a pris toutes les mesures nécessaires pour proclamer l'état de siège si les circonstances l'exigeaient. La direction du service d'ordre passerait alors des mains de M. Lépine en celles du général Dessirier.

Les ordres prescrits sont brefs, nets, formels : aucun rassemblement, cortège ni exhibition d'emblème, de quelque couleur qu'il soit. Dans chacun de ces cas, sommations exécutées par les tambours ou trompettes sur l'ordre du commissaire en écharpe, puis, si la résistance se produit, dispersion des attroupements où apparaîtraient des armes par la force ; toute personne arrêtée sera sans délai dirigée vers le Dépôt.

Nous avons dit que le Palais de Justice

La Bourse du travail, rue du Château-d'Eau

FEUILLETON DU 2 MAI 1906 — 18 —

LES BANDITS DE L'OCÉAN

— Non ! non ! soupira-t-il douloureusement. Non ! tu sais bien que si j'aime quelqu'un en ce monde, c'est toi, toi seule.

— Et moi, je vous déteste, dit-elle avec un éclat de rire où sonnait la haine..... Ah ! vous ne voulez pas que j'épouse le gentilhomme français, vous ! Et pourquoi ? Suis-je donc liée à votre destinée, moi ! Est-ce que vos scrupules peuvent enchaîner ma liberté ? Est-ce que vos crimes doivent rejaillir sur moi ?..... Vous m'avez adoptée, un jour, par caprice, par calcul plutôt, pour avoir, égoïste que vous êtes, un cœur à vous, un cœur obligé de vous donner de la reconnaissance, ou de la pitié, alors que tous, autour de vous, ne vous donnent que du mépris ! Mais Monsieur Moecher, sans savoir le passé, je vous connais trop maintenant pour croire à votre désintéressement. Si vous m'avez adoptée, toute petite, ce doit être — oh ! ne protestez pas, je suis décidée à ne pas vous croire ! — ce doit être parce que vous avez une mauvaise action, peut-être un crime à réparer..... Je n'ai jamais su ce qu'était ma famille..... pourquoi ? Vous avez toujours refusé de me dire comment je me suis trouvée un jour seule en vos mains ? Vous avez tué le père de M. de Rivemont, qu'avez-vous fait du mien ?.....

Moecher avait pâli..... et ses lèvres tremblaient.

— Ellen, supplie-t-il, Ellen, tu ne sais pas, tu m'accuses faussement. Pourtant je suis prêt à subir tous tes soupçons, à recevoir toutes les injures dont tu m'accables, mais en retour je te demande une chose, une seule..... je t'en prie, je t'implore, au nom de ce que j'ai fait pour toi !

— Jamais ! dit-elle d'une voix de colère, jamais ! n'essayez pas de m'attendrir, je vous méprise parce que entre vous et moi, il y a un affreux mystère que je devine sans vouloir le comprendre..... Ah ! vous avez voulu que je sois l'instrument de votre réhabilitation et l'ouvrière de votre succès. Affolé par les menaces de la Société biblique qui vous tient, vous m'avez demandé, au nom de la reconnaissance, de vous procurer le moyen de soustraire au fils la fortune de son père que vous avez tué..... Cette fortune qui est votre rançon..... Et vous avez imaginé de me faire jouer une comédie infâme, en me donnant le joli rôle de tendre un piège à celui que vous voulez dépouiller. Eh bien ! sachez ceci : à force de jouer les sentiments, je les éprouve et je crois, maintenant, que si Robert m'aime, je suis aussi capable de l'aimer.

— Mais non ! mais non ! s'écria sir Moecher que cette révélation terrassait, tu ne peux pas..... je ne veux pas..... Ellen ! prononça-t-il doucement, en lui prenant la main, Ellen, je te répète que c'est impossible ; tu me dis là des choses épouvantables..... tu me brises le cœur..... tu le fais saigner à la seule place où il y ait encore du sang et de l'amour..... celui que j'ai pour toi.....

— Cela ne me regarde pas, murmura Ellen, se retournant avec un geste d'impatience.

— Si ! cela te regarde.

— Comédie, s'écria-t-elle, je vous connais.

— Alors, tu veux, malheureuse enfant, tu veux que je te dise tout, que je t'apprenne l'affreux secret..... Eh bien, tu ne peux pas épouser Robert, c'est impossible..... parce que.....

A ce moment, quelqu'un heurta la porte. Moecher n'acheva pas..... Et d'ailleurs, aucun visiteur n'était annoncé en présence, qu'il n'aurait pas parlé. L'aveu terrible était expiré sur ses lèvres.

— Ce sont eux ! dit miss Ellen.

Elle cria de sa voix claire de jeune fille :

— Entrez.

En quatre secondes Moecher s'était redressé. Toute l'angoisse qui bouleversait son visage s'était déformant ces traits avait disparu. Le masque impassible du criminel blasé recouvrait la figure de l'homme qui venait de souffrir.

Deux messieurs de grand air furent introduits. C'étaient les principaux agents de la compagnie qui venaient confier à leur chef les résultats de leurs efforts et les nouveaux projets. Car miss Ellen avait accepté d'être l'âme du complot formidable pour la gloire d'être celle à qui la *Bible International Society* devrait son triomphe. L'œuvre était assez grande pour satisfaire la vanité d'un esprit dominateur et dirigeait toutes les pensées, et d'un cœur dont la haine contre la France mesurait tous les battements.....

Vers 2 heures de l'après-midi, Louis Dérouville entrait à Roche-à-Jelin. La route, sablée comme une cour de château, s'enfonçait sous de grands pins rangés en ligne, puis, droite, se perdait dans la mer. Une douceur de paix montait de ce joli coin de côte, fait pour ceux qui, en reposant leurs corps, aiment à recueillir leurs âmes. A mesure qu'il avançait, les chalets se montraient, sortaient du voile des pins, les grands tout au bord de l'eau, puis, les petits, les humbles.

Ce n'est plus le faste splendide de Royan, c'était la gaieté souriante du chez soi..... Pas de bruit, quelques voix d'appel montaient, noyées dans le bruissement de la mer, toute proche.

Au fond des allées, paraissaient les baigneurs paisibles, comme des apparitions.

On voyait des groupes de femmes, assises sous l'ombre épaisse, des bandes fraîches d'enfants vêtus de rouge, fillettes et garçons, en culottes, pour mieux se rouler sur le sable..... Les hommes lisaient, adossés à quelques gros troncs de pins, goûtant le calme que tous ces heureux semblaient boire avec l'air infiniment doux que distillent les fines aiguilles résineuses. C'était comme un jardin de rêve, un décor de féerie, un parc enchanté de cette côte bleu.

Parfois une automobile jetait en traînée son bourdonnement d'insecte monstrueux, le cri rauque de la trompe d'appel, semait un peu de bruit sous les branches, puis c'était le silence grandi par le contraste.

Et les rires des petits, la musique du vent dans les cimes, le chant rythmé de l'océan, les voix éparpillées dans la forêt..... tout cela réjouissait l'âme.

Louis Dérouville était pressé, le cœur plein de pensées noires ; pourtant il s'arrêta pour prendre un peu sa part de bonheur qui flottait.

Puis il descendit sur le sable, devant le *Grand-Chalet*, qui est l'unique hôtel de cette station privilégiée, où tout le monde mange et couche chez soi.

Lentement, il marcha, sur la sable mou, troué de pas. A gauche, c'était l'hémicycle mystérieux de la forêt..... puis le *Gaton d'Or*, puis vers le Sud-Ouest le bleu sombre, zébré de blanc : Maumusson, le gouffre, dont les colères sont éternelles.

Sur la rivage, plus près, quelques villas espacées les unes des autres, riaient de leurs façades, puis d'autres, qui paraissaient plus avant enfoncées dans la forêt, haussées sur la dune. Toutes bien à l'aise, comme des promeneurs qui ont choisi leur place à l'écart pour être tranquilles.

Dérouville voulut s'égayer un instant de ces choses qui portaient en elles une joie d'insouciance. Mais il se souvint du devoir et de sa mission, de M. de Ralbert qu'il devait prévenir, de lugubres événements, de France qu'il lui faudrait voir en arrêtant son cœur dont tout le jeune élan d'amour était pour elle.

Il allait sur la grève, cherchant des yeux la villa bleue qu'il avait visitée ces derniers jours, si sombre à cause du malheur dont les âmes étaient pleines. Son regard était là-bas, sur l'immense lumière du détroit, sur le mirage qui grandissait la côte voisine d'Oléron, et la rapprochait tout qu'elle semblait être toute proche, presque à la portée de la main.

Ce regard était de ceux qu'on ne donne pas aux choses ; il avait emporté l'âme vers les horizons nuageux de l'avenir, où tous les faits passent comme des voiles lointains, sans qu'on puisse savoir ni les destinées qu'elles portent, ni l'heure où finira le voyage.

Un léger cri de voix claire éclata sur la dune, à dix pas de lui. L'ingénieur se retourna. C'était France qui marchait près de son père.

Il s'avança. M. de Ralbert n'était plus le même que trois jours auparavant. Sa taille était droite et presque jeune malgré les soixante ans. L'âme forte relevait le corps affaissé. Le commandant avait subi d'une vigoureuse étreinte sa douleur, sinon avec l'espoir de la terrasser, du moins avec la volonté de tomber dans la lutte, comme un brave qui se bat jusqu'au bout.

Ils échangèrent un cordial salut, mais le vieillard avait senti dans l'intime de son être la morsure d'un pressentiment.

— Est-ce l'adieu du départ ? demanda-t-il en souriant.

— Non, Monsieur, fit l'ingénieur. Seulement une affaire qui m'amène.

France ne parlait pas, car elle venait de lire dans le rapide regard jeté sur elle tout la souffrance qu'elle avait fait naître en le cœur dont tout le jeune élan d'amour était pour elle.

Maintenant, elle comprenait qu'elle avait trop demandé, mais elle savait que ce grand ami tiendrait sa promesse, malgré tout.

— C'est pour Robert qu'il est venu, pensa-t-elle.

Et discrètement, elle quitta les deux hommes qui venaient d'entrer.

Ils s'installèrent dans la salle-à-manger qui était aussi le salon, une vaste pièce occupant le milieu du rez-de-chaussée, et qui s'ouvrait par une large porte double sur les rives lointaines de Saint-Trojan.

— Monsieur, déclara l'ingénieur qui jugeait nécessaire d'aller droit à la question, Monsieur, vous avez en votre possession des documents importants... un coffret qui renferme des secrets... toute la révélation d'une fortune colossale... un dépôt qui appartient à Robert de Rivemont ?

RENÉ GAELL.

(A suivre.)

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)